

Saint-John Perse, un grand poète du XIX^e siècle : l'héritage symboliste de Mallarmé

Renée Ventresque

*Nous sommes tous, plus ou moins, les disciples de Mallarmé*¹. Ce constat que fait Yves Bonnefoy, Saint-John Perse pourrait aisément le revendiquer pour lui-même dans la mesure où, à sa manière, il apparaît comme un héritier et de Mallarmé et du symbolisme. Ne serait-ce, à un regard grossier, que par son goût avéré, voire immodéré, quoiqu'il s'en défende, pour les mots rares. *Ophiolâtre*, *épacte* ou *psylle* valent bien *ptyx* ou *mandore* et l'*adalingue* rivalise sans peine avec la *pénultième*.

Cette suggestion d'une rencontre entre la poésie de Mallarmé, et celle de Saint-John Perse ne constitue assurément par une nouveauté. Dans un article déjà ancien et qui fait date², Emilie Noulet a bravé courageusement ce qui pouvait sembler alors le comble du paradoxe, un parallèle entre le poète de l'absence et celui du monde plein, en s'attachant à marquer les convergences qui, à des degrés divers, réunissent les œuvres de Mallarmé et de Saint-John Perse. Relevant d'abord une prédilection commune pour tel vocabulaire, les adjectifs *pur* ou *nul*, ou les substantifs, *fête* ou *éclat*, elle a fini par conjecturer que le Livre *architectural* et *prémédité*³ dont Mallarmé expose le projet dans *Autobiographie*, ce livre qui contient le monde, Saint-John Perse en annonce la création dans l'*Invocation* d'*Amers*, poème architectural et prémédité s'il en est. Dans une étude à la fois plus récente et plus précise, Mireille Sacotte a montré la dimension mallarméenne de l'expérience du néant et de l'indigence des mots dont témoignent singulièrement les poèmes qui forment le recueil *Exil*,⁴ où, dès l'ouverture, il est dit : *J'étais un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons*⁵, vers qui, à l'instar des pièces les plus représentatives de Mallarmé, promet tous les vertiges et toutes les annulations. Du reste, il est exact que l'on peut entendre ces phrases étonnantes qui viennent clore *Neiges* ou *Pluies* : *Désormais cette page où plus rien ne s'inscrit*⁶ ou bien : *et mon poème, ô Pluies ! qui ne fut pas écrit !*⁷ comme autant d'échos du célèbre sonnet *Le vierge, le vivace...* Dans tous les cas, en effet, le poème se construit autour de sa propre impossibilité. Dans tous les cas, il met en scène la désertion de l'écriture à l'instant même où l'existence du texte la nie.

Tenant nous-même de mettre en lumière la proportion que prend cette parenté entre un des poètes qui a vécu de la plus tragique façon sa relation au langage poétique, et Saint-John Perse dont on évoque peut-être trop souvent l'optimisme inaltérable en oubliant ces moments d'éclipse, d'ombre et de silence qui brutalement interrompent son poème - « *Mais qu'est-ce là, oh ! qu'est-*

¹ Yves Bonnefoy, *Baudelaire parlant à Mallarmé, Entretien sur la poésie*, Neuchâtel, La Baconnière, p. 94.

² Emilie Noulet, "Saint-John Perse et Mallarmé", *Europe*, avril-mai 1976.

³ Stéphane Mallarmé, *Autobiographie, Œuvres Complètes*, éd. de la Pléiade, p. 663.

⁴ Mireille Sacotte, *Parcours de Saint-John Perse*, Champion-Slatkine, 1987.

⁵ *Exil*, I, p. 123.

⁶ *Neiges*, IV, p. 163.

⁷ *Pluies*, VIII, p. 153.

ce, en toute chose, qui soudain fait défaut ?... »⁸ - même si ces moments ne sont précisément que ruptures temporaires, nous voudrions proposer aujourd'hui une démarche d'approche un peu différente de celles auxquelles nous venons de faire allusion. Sans négliger l'apport de l'œuvre même de Saint-John Perse, nous voudrions laisser le plus souvent possible au poète-lecteur - qui fut l'ami de Claudel et de Valéry, lesquels fréquentèrent rue de Rome - le soin de reconnaître lui-même tout ce que Mallarmé lui a offert. Aussi notre réflexion fera largement appel à la lecture active que Saint-John Perse a pratiquée sur les ouvrages de sa bibliothèque où toujours le nom de Mallarmé suscite de sa part le plus vif intérêt, particulièrement l'ouvrage du poète américain Wallace Fowlie, *Mallarmé*⁹, dont nous souhaitons étudier plus attentivement que nous ne l'avons déjà fait¹⁰, les soulignements multiples qu'il porte. Ce livre, paru en 1953, a été vraisemblablement lu à cette époque par Saint-John Perse, c'est-à-dire à une époque où il a désormais écrit une part importante de son œuvre et où il est en train de composer *Amers*. A travers les choix ou les silences du crayon du poète, cette lecture active permet de déterminer en quels lieux Saint-John Perse rencontre l'auteur d'*Hérodiade*.

Singulièrement se dessine, à travers ces soulignements, le lieu littéraire et poétique où, au XIX^e siècle et au début du XX^e, avant et après Mallarmé, Saint-John Perse se situe. Romantiques et Parnassiens sont tenus à distance et congé est donné à Hugo, Lamartine et Vigny, parce que, à la différence de l'art de la suggestion que prône Mallarmé :

Je pense qu'il faut... qu'il n'y ait qu'allusion... les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent : par là ils manquent de mystère ; ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite de deviner peu à peu : le suggérer, voilà le rêve¹¹,

les Parnassiens et les Romantiques s'adonnent au discours et à la description. En 1960 le *Discours de Stockholm* reprendra ces positions où, parlant de la poésie, Saint-John Perse déclare qu'*Elle n'est point art d'embaumeur ni de décorateur. [...] Elle ne trafique point de simulacres ni d'emblèmes*¹². L'on voit bien quelles cibles sont visées. Comme Mallarmé, Saint-John Perse se place du côté de Poë et de Baudelaire, pour les prédécesseurs, et comme Mallarmé accueillant avec bienveillance Claudel et Valéry, ce sont ceux-là qu'il élit parmi ses amitiés littéraires. L'on ne s'étonnera pas, dès lors, que Saint-John Perse, toujours si sourcilieux quand il s'agit de l'interprétation de ses poèmes, souscrive à celle, très mallarméenne, que Wallace Fowlie propose d'*Exil*. Il accepte même la place que celui-ci lui attribue, au chapitre X de son ouvrage, parmi les post-symbolistes. Et même il ne refuse point l'idée exprimée par Wallace Fowlie qu'il a contracté une grosse dette vis-à-vis de Mallarmé.

Mais ici une question se pose. Qu'est-ce qui séduit Saint-John Perse dans l'œuvre de Mallarmé ? Ou plus abruptement : quel Mallarmé le sollicite ? L'ouvrage très abondamment annoté de Wallace Fowlie convainc d'une lecture extrêmement attentive à tous les aspects de la création mallarméenne, y compris *Igitur* et le *Coup de dés*. Cependant, le Mallarmé qui manifestement attire le plus Saint-John Perse n'est pas celui que saisit le vertige de l'Intellect, ni celui qui bâtit ses conceptions poétiques autour du culte de l'absence. Et cela ne saurait surprendre. Alexis Leger s'irritait autrefois de la cérébralité de son ami Monod qu'il estimait un

⁸ *Exil*, V, p. 130.

⁹ Wallace Fowlie, *Mallarmé*, The University of Chicago Press, 1953.

¹⁰ Renée Ventresque, "Des bienfaits de l'étymologie : deux lectures de Saint-John Perse à l'époque de la création d'*Amers* : La preuve par l'étymologie de J. Paulhan et *Mallarmé* de W. Fowlie", *Souffle de Perse*, n°2, 1992.

¹¹ S. Mallarmé, *Sur l'Évolution littéraire*, op. cit., p. 869.

¹² Saint-John Perse, *Discours de Stockholm*, p. 445.

dessèchement déplorable¹³. On le devinait également aux côtés de Bergson lorsque celui-ci bataillait contre les excès de l'intellectualisme. De même, quand Saint-John Perse, en 1965, rend hommage à Léon-Paul Fargue - c'est de lui-même qu'il parle en réalité, nous le savons - il le dit *Avide de présence, et non d'absence mallarméenne*¹⁴, et il lui sait gré d'avoir été *toujours assez intelligent pour tenir l'intellect à la porte du poème*¹⁵.

D'une manière très générale, nous pourrions dire, d'abord, qu'entre Mallarmé et Saint-John Perse, un lien s'établit autour d'un même refus radical du vulgaire, autour d'une égale élégance. Ainsi le poète des *Fenêtres* est *pris du dégoût de l'homme à l'âme dure / vautre dans le bonheur, où ses seuls appétits / Mangent*¹⁶. Pareillement, au chant IV de *Vents*, Saint-John Perse renie les satisfactions faciles et les comptabilités sordides. Prenant à parti les *hommes de venelles et d'impasses aux petites villes à panonceaux*, il les apostrophe en ces termes : *vous pouvez bien tirer au jour vos liards et mailles de bon aloi... Compère, as-tu fini d'auner ton drap sur le pas de l'échoppe ?*¹⁷ Ces considérations ne suffisent pas, évidemment, à rendre compte de la fascination qu'exerce visiblement l'œuvre de Mallarmé sur Saint-John Perse. Plus précisément donc, plus profondément aussi, ce que laissent transparaitre les soulignements tracés sur le livre de Wallace Fowlie, c'est l'orientation que suit cette fascination. En somme, Saint-John Perse est appelé, en Mallarmé, par le poète que l'œuvre de Baudelaire a, au départ, modelé, en particulier le sonnet des *Correspondances*, premier manifeste, en quelque sorte, du symbolisme. C'est Baudelaire qui, comme le montre le poème *Les Fenêtres*, par exemple, persuade Mallarmé que les objets de la réalité matérielle renvoient à une autre réalité, infiniment plus mystérieuse, qu'il appartient à la poésie d'interpréter. Cette fonction du symbole ne cesse de requérir Saint-John Perse dans les pages du livre de Wallace Fowlie. Le voici qui, ici, souligne : *un symbole est un moyen de recréer ou de refondre ou même d'approfondir une expérience essentielle*¹⁸. Là, à propos du rôle du poète : *il élabore un symbole comme un autre bâtit une digue ou un pont, pour se protéger du danger ou pour unir deux terres*¹⁹.

L'on conçoit d'autant mieux, en outre, l'attitude de Saint-John Perse à l'égard de Mallarmé si l'on songe que celui-ci, après la *Catastrophe d'Igitur*, épuisé par l'expérience et comme foudroyé par les illuminations qu'elle lui a dispensées, revient vers des exigences moins sévères. Sans doute ne s'éloigne-t-il pas véritablement de Hegel, mais il limite désormais sa représentation du monde à un système de correspondances dans lequel s'inscrivent, pêle-mêle, Platon, Swedenborg, le bouddhisme ou les théories occultistes, c'est-à-dire, en fait, autant de formes de pensée dont les lectures de jeunesse d'Alexis Leger nous enseignent qu'elles jouent un rôle déterminant dans l'élaboration de sa propre conception du monde. Conception qu'en vérité Saint-John Perse ne modifie guère. Comme pour l'auteur des *Divagations* notamment, pour lui le monde se déchiffre la manière d'un livre. Cette idée qui l'arrête dans l'ouvrage de Wallace Fowlie, il y a longtemps que son œuvre poétique l'a illustrée au détour de tel vers, particulièrement dans *Vents* où il est proclamé : *Et les textes sont donnés sur la terre sigillée*²⁰. De même que, peut-être au moment où il lit l'étude de Wallace Fowlie, il écrit dans *Amers* :

¹³ *Ibid.*, *Lettres de jeunesse*, à G.A. Monod, mai 1906, (O.C., p. 645).

¹⁴ *Ibid.*, *Hommage à Léon-Paul Fargue*, (O.C., p. 517).

¹⁵ *Ibid.*, p. 508.

¹⁶ S. Mallarmé, *Sur l'Évolution littéraire*, *op. cit.*, p. 869.

¹⁷ Saint-John Perse, *Vents*, IV,5, p. 245.

¹⁸ W. Fowlie, *op. cit.*, p. 29.

¹⁹ *Ibid.*, p. 31.

²⁰ Saint-John Perse, *Vents*, II,6, p. 214.

« Des affleurements soyeux d'argile blanche [...] devancent vers la terre nos pas de femmes ensommeillées. Et de la paume du pied nu sur ces macérations nocturnes - [...] nous suivons là ce pur langage modelé : [...] »²¹

Tout ceci soulève une nouvelle question. Si le goût de Saint-John Perse le conduit vers un Mallarmé somme toute plus baudelairien qu'hégélien, pourquoi a-t-il accordé sa préférence à Mallarmé plutôt qu'à Baudelaire ? Un des aspects les plus éclairants de la réponse doit être cherché du côté du Livre dont le projet n'a cessé de hanter Mallarmé, comme l'indiquent, entre autres, des textes tels *Autobiographie*, *Quant au Livre*, ou encore *Sur l'Évolution Littéraire*. Ce sont, en effet, les phrases les plus célèbres de *Quant au Livre* qui retiennent Saint-John Perse dans l'ouvrage de Wallace Fowlie, telle celle-ci extraite d'*Autobiographie* : *L'explication orphique de la Terre, qui est le seul devoir du poète et le jeu littéraire par excellence*²², ou celle-ci qui clôt la réponse de Mallarmé à l'enquête de Jules Huret : ... *le monde est fait pour aboutir à un beau livre*²³. Cela, encore une fois, n'est guère étonnant. Car ce rêve de Mallarmé, demeuré finalement à l'état de rêve, ce rêve du Livre unique qui dirait le monde, est un rêve sur les pouvoirs magiques du langage à qui il reviendrait de réparer les désastres anciens, la perte de l'unité - la séparation d'avec l'Un primordial telle que les néo-platoniciens la conçoivent – et de restaurer la transparence primitive avec l'Univers. Où il apparaît que le projet de Mallarmé concernant le Livre n'est pas totalement étranger aux efforts des Romantiques allemands pour retrouver l'efficace d'un langage dont la perfection originelle témoignait des liens qui unissaient les hommes au monde. Or, ces Romantiques allemands, nous avons montré ailleurs²⁴ qu'ils avaient contribué à former le jeune Alexis Leger.

La position de Mallarmé à l'égard du langage qu'incarne le rêve du Livre n'a, en fait, rien à voir avec les préoccupations dans ce même domaine de Baudelaire. Nul doute que celui-ci n'ait foi dans le langage poétique dont il attend qu'il déchiffre la *forêt de symboles* que représente la Nature. Mais, au contraire de ce qui a lieu pour Mallarmé, jamais cette foi ne se transforme en mystique du langage, une mystique du langage qui, évidemment, implique une pratique particulière du langage. C'est là très exactement ce qui dans l'aventure poétique de Mallarmé attire Saint-John Perse. Dans cette perspective, donc, la rencontre de ce dernier avec l'œuvre de Mallarmé s'éclaire parfaitement et se multiplient alors les points de convergence entre les deux poètes.

Cette mystique du langage, chez Mallarmé, se nourrit, on le conçoit, à des sources fort diverses. A propos du Livre, nous nous référerions, il y a un instant, aux Romantiques allemands. Dans leur sillage et dans celui de tous ceux dont eux-mêmes ont accueilli la pensée, par exemple les occultistes du XVIII^e siècle, Mallarmé a cru à l'existence d'un langage primitif, à *demi-oublié*, à *demi-vivant* qui *existe en chaque homme*²⁵, comme le définit Wallace Fowlie dans une phrase que souligne Saint-John Perse sur son livre. Mais ce langage primitif et parfait, d'autres, qui n'étaient pas des poètes, y ont cru avec la même conviction et le même espoir. Ce sont les représentants de la grammaire comparée du XIX^e siècle qui ont eu l'éphémère illusion de rencontrer ce langage dans le sanscrit récemment découvert. Or, si l'influence des Romantiques allemands sur Mallarmé relève, pour nous, de la conjecture, la correspondance du poète, et plus

²¹ *Ibid.*, *Amers*, *Strophe*, VI, p. 312.

²² S. Mallarmé, *Autobiographie*, (O.C., p. 663).

²³ *Ibid.*, *Sur l'Évolution littéraire*, *op. cit.*, p. 872.

²⁴ R. Ventresque, *Les Antilles de Saint-John Perse. Itinéraire intellectuel d'un poète*, Paris, L'Harmattan, 1993.

²⁵ W. Fowlie, *op. cit.*, p. 264.

significativement, son texte, *Les Mots anglais*, attestent, en revanche, son attirance pour la grammaire comparée à une époque où celle-ci accomplit des pas décisifs vers la linguistique moderne. L'air du temps, en tout cas, est à la linguistique. Ce que confirment les lectures de jeunesse d'Alexis Leger à la Bibliothèque universitaire de Bordeaux. Et Saint-John Perse, qui sait s'émouvoir des *beaux travaux de linguistique*²⁶, n'a jamais renié cette passion ancienne. L'on a ainsi appris de C. Mayaux que c'est un article du *Journal asiatique* consacré aux langues de l'Himalaya, article très technique, qui est le point de départ du passage du chant IV de *Neiges* où le poète rêve sur les langues dravidiennes. Dans ce domaine encore s'affirme donc la parenté entre Mallarmé et Saint-John Perse. Car si Mallarmé s'efforce, dans *Les Mots anglais*, de faire coïncider, non sans mal parfois, les sonorités de tel vocable et la réalité même à laquelle il renvoie, ou autrement dit, s'il tente de fonder par l'exemple la position de Cratyle, Saint-John Perse exprime ici et là une conception du langage très proche des travaux de Mallarmé. Par exemple, lorsqu'il se réfère à cette *notion d'« équivalence »*, en poésie, *entre le langage et le réel*²⁷, dont il entretient Luc-André Marcel, *ce souci d'incarnation et de présence dans « l'équivalence qui est exactement le contraire de l'éloquence... Comment, dans pareille optique, le poème n'aurait-il pas l'aptitude à devenir, [à] vivre et [à] être la chose même « conjurée », et non plus le thème, antérieur au poème ? De cette aptitude, l'œuvre de Saint-John Perse offre des exemples innombrables où la virtuosité verbale la plus éblouissante n'est que la manifestation la moins discutable de la confiance que le poète place précisément dans les mots. Ainsi cette évocation des bulles dans *Amers, nos invisibles Sœurs captives sous l'écume ? - Mêlées de ruches et d'ombelles, roueries d'ailes rétives et cent bris d'ailes rabrouées*²⁸, ou bien dans *Vents*, cette image du [...] *grand arbre de magie [...] léguant, liant au vent du ciel filiales d'ailes et d'essaims, lais et relais du plus haut verbe*²⁹. Il n'y a pas là plus de gratuité ou de préciosité que dans l'usage que, n'en déplaise à Zola, Mallarmé fait de la syntaxe et des sonorités.*

En somme, pour Mallarmé comme pour Saint-John Perse, la seule affaire vraiment sérieuse est le langage. Comment pourrait-il en être différemment ? Si le langage poétique est à leurs yeux le seul moyen dont l'homme dispose pour renouer un tant soit peu avec les temps bénis où l'unité de l'homme et du monde allait de soi, la poésie est tout naturellement sacrée. C'est ce que disent à l'envi les deux poètes, Mallarmé dans *L'Art pour tous*, Saint-John Perse dans le *Discours de Stockholm* et le *Discours de Florence* en particulier. Le poète qui accomplit ce qui, selon Mallarmé, constitue *la seule tâche spirituelle* devient alors un prêtre, *le seul prédestiné*³⁰ à assumer ce sacerdoce. De son côté, Saint-John Perse, avant de le consacrer *homme au masque d'or* dans *Amers*, le représente dans *Vents* vêtu de la robe du Shaman, et dans *Vents* encore, il le déclare : *Homme infesté du songe, homme gagné par l'infection divine*³¹, de même qu'il lit de très près le chapitre IX de l'ouvrage de Wallace Fowlie, *The poet as a ritualist*, où il souligne cette phrase éloquente : [le poète] *ressemble à un prêtre entouré par un invisible théâtre pour ses opérations*³².

L'officiant que devient ainsi le poète - c'est une des appellations que Saint-John Perse lui décerne dans *Vents* - dispose d'un instrument privilégié qui est le mot, dont Saint-John Perse

²⁶ Saint-John Perse, *Neiges*, IV, p. 162.

²⁷ *Ibid.*, Lettre à Luc-André Marcel, *op. cit.*, p. 573-574.

²⁸ *Ibid.*, *Amers, Strophe*, VI, p. 309-310.

²⁹ *Ibid.*, *Vents*, I,1, p. 180.

³⁰ S. Mallarmé, réponse à Léo d'Orfer.

³¹ Saint-John Perse, *Vents*, III,6, p. 230.

³² W. Fowlie, *op. cit.*, p. 232.

partage la passion avec Mallarmé. Son œuvre poétique et les soulignements laissés sur l'ouvrage de Wallace Fowlie en font la preuve. Ici, il s'arrête devant cette phrase : *L'instrument de la poésie, après tout, c'est le mot*³³, là, devant cette autre : *Mallarmé a appris que le poète doit laisser l'initiative aux mots eux-mêmes*³⁴, ou devant cette autre qui concerne précisément Mallarmé : *Sa vie a été vouée à la propriété et à la vie du mot*³⁵. L'attitude de Saint-John Perse à l'égard du mot que met en évidence cette lecture de 1953, n'est nullement nouvelle, puisque, déjà en 1910, Alexis Leger, dans une lettre à Jacques Rivière³⁶, faisait résider dans le mot l'art de nommer. D'où l'on peut conclure à une influence fort ancienne, sur lui, de Mallarmé.

Du reste, le statut que, dans la ligne de Mallarmé, Saint-John Perse donne au mot, le conduit à épouser toute la pratique mallarméenne du mot. Instrument privilégié, nous l'avons dit, le mot ne saurait être, à l'intérieur du poème, exposé aux souillures que pourrait lui faire subir le vulgaire qu'il faut maintenir à l'écart - c'est avec la même hauteur méprisante que Mallarmé et Saint-John Perse répondent au reproche d'obscurité qui leur est adressé. Ainsi, à l'image de Mallarmé, Saint-John Perse tâche à *Donner un sens plus pur aux mots de la tribu*. Pour cela, fort comme Mallarmé de l'exercice le plus technique de la langue, il a recours à l'étymologie qui lui permet de délivrer tel vocable de sa banalité en faisant appel à une acception désuète, par exemple, rare ou scientifique. Au chant VI d'*Anabase*, il construit intransitivement le verbe *héberger* : *et les vents calmes hébergeaient au fond des golfes désertiques*³⁷, créant un effet de surprise dans un vers au rythme peut-être trop classique. Ou bien il retrouve l'acception première du mot, latine ou grecque le plus souvent, qui, se combinant au sens moderne, fait naître une ambiguïté toujours féconde pour Saint-John Perse. N'apostrophe-t-il pas ainsi le Poète au chant II de *Vents* : *ô bilingue, entre toutes choses bisaiгуës... homme parlant dans l'équivoque* !³⁸ ? Si, dans *Le Tombeau d'Edgar Poë*, Mallarmé confère un relief singulier au terne verbe *susciter* - *Le Poète suscite avec son glaive nu / Son siècle épouvanté...*³⁹ - en lui donnant son sens latin, faire se lever, Saint-John Perse choisit, par exemple, au chant II de *Chronique*, le mot *outrance* [...] *La face ardente et l'âme haute, à quelle outrance encore courons-nous là* ?⁴⁰ - qu'il se garde de dépouiller de la dimension péjorative qu'il comporte ordinairement. Au contraire, il la mêle à l'acception latine du terme, *l'avancée au-delà*. Cette ambiguïté délibérée nous invite alors entendre cette éthique de l'action en avant comme un salutaire, et peut-être sacrilège, excès. C'est en fait tout le langage de Saint-John Perse qu'il convient d'appréhender de la sorte, le poète, qui a reçu la leçon de Mallarmé, ne cessant de multiplier et de déplier les couches du sens.

Au terme de cette réflexion, il se révèle que Saint-John Perse doit, en effet, beaucoup à Mallarmé, Wallace Fowlie avait raison qui le constatait : mêmes choix littéraires au XIX^e siècle, mêmes affinités avec ceux qui créeront la poésie de la première moitié du XX^e siècle, Valéry et Claudel, même curiosité à l'égard des conceptions les plus ésotériques du langage et, simultanément, un même intérêt pour les travaux de la linguistique du XIX^e siècle, une même foi dans les pouvoirs du langage, un même usage de l'étymologie et de la grammaire, une même déférence vis-à-vis du créateur, un même culte de la poésie. L'on pourrait ainsi

³³ *Ibid.*, p. 18.

³⁴ *Ibid.*, p. 58.

³⁵ *Ibid.*, p. 232.

³⁶ Saint-John Perse, *Lettres de jeunesse*, à J. Rivière, 8 juillet 1910, *op. cit.*, p. 675.

³⁷ *Ibid.*, *Anabase*, VI, p. 104

³⁸ *Ibid.*, *Vents*, II,6, p. 213.

³⁹ S. Mallarmé, *op. cit.*, p. 189.

⁴⁰ Saint-John Perse, *Chronique*, II, p. 391.

poursuivre l'énoncé des lieux nombreux en lesquels se rejoignent deux poètes que, par ailleurs, d'irréductibles divergences séparent : Saint-John Perse n'a point de goût pour les expériences qui partent du *seul cerveau*⁴¹ et la présence des choses ne se dissipe pas lorsqu'il approche d'elles. Dans son œuvre, la merveille est annoncée par ce cri : *ô merveille !*⁴², et comme le dit Yves Bonnefoy dans *Le Nuage rouge*, parce qu'il possède la *certitude terrestre*, il promeut *la réalité naturelle dans son évidence glorieuse*⁴³. Il n'y a rien là de mallarméen. Et pourtant, Saint-John Perse n'en apparaît pas moins comme un des poètes qui ont taillé au plus large dans l'héritage de Mallarmé et du symbolisme. A telle enseigne que la question de son appartenance véritable se pose. Car, si Yves Bonnefoy rouvre, dans *Une autre époque de l'écriture*, la question immémoriale et toujours actuelle du cratylisme, si l'œuvre d'André Du Bouchet, sans Mallarmé, tout bonnement n'existerait pas - comment nier que l'aventure langagière, et conséquemment, ontologique, de Du Bouchet ne parte de la méditation du *Coup de dés ?* -, il semble que Saint-John Perse a suivi avec une remarquable constance les mêmes chemins que Mallarmé a empruntés pour mettre en place sa conception et de la nature et de la fonction du langage poétique. Nous dirions donc qu'en ce sens précis, Saint-John Perse est un grand poète du XIX^e siècle, en souhaitant qu'il n'y ait dans cette suggestion ni scandale ni offense pour quiconque. Que Saint-John Perse soit grandement tributaire de Mallarmé dans le domaine qui vient d'être circonscrit, garantit l'authenticité de son engagement poétique. Et, admettons-le, il est des héritages d'un aloi moins glorieux.

Renée Ventresque
Université Paul Valéry, Montpellier III

⁴¹ S. Mallarmé, lettre de 1867 citée par Y. Bonnefoy, *La Poétique de Mallarmé, Le Nuage rouge*, Mercure de France, 1977, p. 202.

⁴² Saint-John Perse, *Exil*, V, p. 130.

⁴³ Y. Bonnefoy, *L'illumination et l'éloge, Le Nuage rouge, op. cit.*, p. 221.